

Flore oubliée au côté de Mona Lisa

CHRISTIAN LECOMTE

C'est une habitude qui remonte à l'enfance.

Mes parents m'emmenaient voir la baie du Mont -Saint-Michel mais je ne regardais que très évasivement cette abbaye plantée dans la mer. Mes yeux cherchaient autre chose.

Ce que les autres ne voyaient pas. C'était plus loin, en beaucoup plus petit, ce monticule granitique, un îlot nommé Tombelaine à la gauche du mont. Nul habitant dessus, nul touriste. Seuls le vol et le chant des oiseaux. Je lus plus tard que nichaient sur Tombelaine le Faucon pèlerin, la Linotte mélodieuse, la Fauvette à tête noire, le Grand Cormoran, le Hibou des marais. Je lus aussi que jadis une jeune fille nommée Hélène, n'ayant pu suivre son amant qui s'en allait conquérir l'Angleterre, trépassa lorsque elle perdit de vue son vaisseau. Tombe Hélène sur Tombelaine. Une autre fois, face à la Tour Eiffel, je pistai un homme efflanqué, noir de peau, vêtu de jaune, vert et rouge, qui vendait à la sauvette des statuettes miniatures du monument. «Alors on monte?» a demandé papa, la tête en l'air. «Je préférerais cette mini Tour Eiffel», ai-je répondu en désignant l'Africain. 15 euros la statuette. Moins chère que l'ascenseur de la Tour. Je suis reparti avec la miniature. Dans le tramway qui me déposait non loin du collège, je ne regardais ni les passagers ni mon téléphone. J'épiais les visages aux fenêtres qui défilaient. Il y en avait peu. Jamais plus de quatre ou cinq. Dont un au 38 de la rue Colombelle qui inévitablement chaque matin observait, depuis son troisième étage, la rue. Un vieil homme, il me semblait. Très vieux même. Je l'ai appelé Monsieur 38. Au stade, les joutes sur la pelouse me lassaient. Mais pas la gestuelle de l'arbitre, ses sprints soudains, ses coups de sifflet, ses repréailles. C'était le seul à ne pas toucher au ballon (en fait il le fuyait) et cela me fascinait. Au tennis, j'aimais la dynamique, l'habileté et l'effacement des ramasseurs de balles. Au cinéma, j'attendais le petit bonhomme des publicités qui en musique plantait sa pioche dans une cible. Mes parents se sont habitués à ce qu'ils appelaient «mes manies». Ma mère disait: «Quand tu es né, tu étais si en colère que mes bras, ceux de ton père, de la sage-femme, du médecin-accoucheur ou encore de la stagiaire infirmière ne t'ont pas apaisé. En désespoir de cause, on te tendit à une femme qui passait la serpillière dans le couloir. Miracle, les cris et sanglots cessèrent. Ton père et moi comprîmes que nous aurions affaire à un drôle de loustic.»

Je grandis ainsi, un peu à côté du monde, attiré par les gens et les choses de côté. La marge, sur terre, était mon lieu de prédilection. Comme dans mes cahiers d'écolier, cette colonne à gauche que je remplissais d'annotations ou de fins croquis. Au grand dam de mes professeurs qui revendiquaient cet espace qu'ils salissaient en le rougissant. Je ne devins pas pour autant un marginal. Pour observer la marge, il ne faut pas avoir les pieds dedans, les yeux non plus. A propos d'œil, j'exerçais le rare emploi compatible avec ma nature: veiller de nuit. Dans des usines, des bureaux, des hôpitaux, des théâtres, des supermarchés, etc. La ville était assoupie et je guettais. Ça m'allait puisque ce pas de côté m'accordait hauteur et distance sur le monde dit professionnel. Je travaillais mais aux heures supplémentaires, celles du crépuscule.

Je vivais sur une ligne de crête, le corps ici mais l'esprit ailleurs. Et cet ailleurs recelait des merveilles. Parmi les plus belles, Flore. Vous l'avez sans doute vue mais jamais regardée. Flore réside dans la salle des Etats, au Louvre. Sa voisine directe porte le nom de Mona Lisa. Comme ces millions de visiteurs, venus en groupes, en famille ou seul, vous vous êtes agglutinés, perche à la main, pour tenter de photographier l'épouse du marchand d'étoffes florentin Francesco del Giocondo. Vingt mille personnes chaque jour se pressent face au plus célèbre des portraits qui leur sourit béatement. Mais Flore, qui l'admire? Personne sauf moi et peut-être d'autres qui, eux aussi, aiment les à-côtés voire les bas-côtés. La foule aborde la Joconde après un jeu de piste sans intérêt vu qu'un panneau indicatif balise le trajet tous les dix

mètres. Le nom de Mona Lisa n'apparaît même pas. Il est juste écrit: Elle est par là, suivez la flèche. Comme si elle seule justifiait que l'on se rendit au Louvre. Lorsque j'arpente la salle des Etats, je dédaigne l'œuvre de Léonard de Vinci exhibée dans sa vitrine blindée comme une aguicheuse d'Amsterdam. Je suis là ostensiblement pour Flore. Ce n'est pas aisé. Je dois jouer du coude et de l'injure pour faire place nette. La foule est là, tournant le dos à Flore, le pied sur sa pointe comme une danseuse de ballet pour entr'apercevoir le cadre supérieur de la cimaise monaliesienne. La foule est à toute heure si dense que le mur est noirci par les visiteurs qui bouchonnent. Chaque soir, il est dûment frotté. C'est un gardien qui m'a confié cela. Il me faut le hélér pour approcher Flore et dégager une vue. «Allons allons que diable, écarter-vous, ce jeune homme est venu pour une autre Italienne, Vénitienne celle-ci», clame-t-il en français, anglais, japonais, russe, chinois. Pas en italien. Les Transalpins, on le sait, boudent le Louvre qui leur a chipé Mona Lisa sur ordre de François 1^{er} en 1526.

Grâce aux poussées et vociférations du gardien, on me libère deux mètres. Le tableau de Flore, à cette distance, peut être apprécié à sa juste valeur. Je dois savourer ce plaisir prestement car au-delà de cinq minutes, contenir les groupies de Lisa del Giocondo née Gherardini est mission impossible. L'instant est malgré tout sublime. Flore peinte par Pâris Bordon est drapée dans un tissu de brocart et porte un collier de perles. Je sais cela parce que c'est écrit dans le livret que l'on m'a tendu moyennant dix euros. Il est écrit aussi qu'elle a les seins nus. Ce que je savais parce que ça saute aux yeux. Ne croyez surtout pas qu'entre la Joconde au sage décolleté et Flore très échancrée, j'aurais pour cette raison jeté mon dévolu sur cette dernière. Je ne suis pas un libidineux. J'aime, faut-il le rappeler, les à-côtés, les oubliés, les invisibles. La lumière que déverse Mona Lisa aveugle. La Vénitienne, tapie dans l'ombre de la Florentine, paraît soumise, éteinte. Quel préjudice! Pardon, mais Flore à la beauté juvénile possède des atouts sinon supérieurs au moins égaux à ceux de Mona Lisa. Selon le livret, Flore qui tient dans sa main droite des fleurs serait déesse de la floraison printanière, mais aussi courtisane et maîtresse de passage. Il y a pourtant cette autre chose: l'inquiétude sur son visage, le froissement lâche des étoffes qui trahit un abattement, les bras lourds et enflés comme ceux d'une vieille lavandière. Et ce regard en coin et en tourment. Au mieux elle boude, au pire elle déprime. Mon gardien, qui est aussi grand érudit, me glissa à l'oreille: «Mona Lisa a perdu sa fille Camilla, morte en 1499. Elle porte le deuil. Observe: pas de bijoux et ce voile grège tirant sur le noir. Flore, sensible, est compatissante. C'est du moins ainsi que je comprends son affliction.»

J'appris que le Vénitien Pâris Bordon, à la veine érotico-courtoise selon le livret, rencontra le succès à Augsbourg auprès des banquiers Fugger puis en France vers 1559, à l'école de Fontainebleau notamment. Flore est entrée au Louvre par donation en 1902. Une question me taraude: pourquoi, à la droite de la Joconde, avoir accroché Flore à la sensualité affichée et à la mélancolie arborée? Certes, elle n'est pas seule: autour d'elle, une cinquantaine de tableaux de l'école vénitienne, mais également l'immense *Noces de Cana* (sept mètres sur dix) que personne ne regarde. La Joconde n'est pourtant qu'un timbre-poste face au gigantesque banquet peint par Paul Véronèse en 1563. Touché par ma passion envers Flore, mon cher gardien, dont le prénom était Victorien, usa de sa longévité au Louvre et donc de son influence. Un jour, il me dit: «Présente-toi à l'accueil demain matin sur les coups de 6h45, je te ferai entrer en toute discrétion et légalité. Et aurai quelque chose à te montrer.» Je ne dormis pas de la nuit, ce qui ne dérogeait pas à mes habitudes, car je veillais à cette époque dans un local en bordure du périphérique, porte de Vincennes. Je devais compter le nombre de poules d'eau échappées du bois voisin qui risquaient de finir gobées par le serpent de bitume. A 6h30, je patientais devant les portes du Louvre. Victorien fit ouvrir une à une les serrures par un Securitas. Il prit mon coude et prestement me dirigea vers la salle des Etats. «Allons voir la jolie chose», souriait-il. Le Louvre vide est une caisse de résonance. Nos pas rapides répercutaient notre empressement et mon avidité. J'imaginai déjà Flore tout à moi. Visible de tous les angles, avec du recul, à dix, voire vingt mètres. Nous approchions. Mon cœur cognait fort. La salle des Etats était délicieusement silencieuse. Mais non point vide. Ça crayonnait au pied de Flore. Des jeunes gens, filles et garçons, assis à même le sol, reproduisaient en noir et blanc sur du papier ma chère Vénitienne. Victorien enveloppa de son bras ferme mon épaule: «Ta Flore est l'égérie de l'Ecole des Beaux-Arts. Ses yeux qui lorgnent à gauche et ses lèvres lippues sont un bel exercice pour le novice. Regarde la Joconde. Tu vois un apprenti qui y rôde, tu aperçois un chevalier, une feuille Bristol? Rien n'est-ce-pas? Sinon l'indifférence. Je te laisse là. J'ai à faire. Je reviens te chercher dans trente minutes. Profite bien.» J'ai bien profité, en effet. Je me suis longuement assis. Face à la Joconde.

bio

CHRISTIAN LECOMTE Christian Lecomte est né en 1957. Romancier et journaliste au *Temps*, il a été correspondant de *Ouest-France* et du *Monde* à Sarajevo (Bosnie-Herzégovine) de 1992 à 1998 et correspondant du *Temps* et de la Radio Télévision suisse en Algérie de 2000 à 2005. Il a couvert aussi les guerres d'Irak (1991) et du Rwanda (1994). En 2021, il a été couronné par le prix du Roman des Romands pour *Cellule dormante*.

Il publie lors de cette rentrée littéraire son quatrième roman, *Câlin papillon*, qui raconte les premières amours en temps de pandémie, et a écrit pour *Le Courrier* la nouvelle *Flore oubliée au côté de Mona Lisa*, un délicat éloge du pas de côté. **CO**



DR

biblio

Câlin papillon

Roman, Ed. Favre, 2023.

Cellule dormante

Roman, Ed. Favre, 2019..

L'Interdite d'Alger

Roman, Ed. Zoé, 2010.

La Paix en toutes lettres,

Ed. Actes Sud, 2002.

Le Jour où j'ai tordu mon pied dans les étoiles

Roman, Ed. Desclée de Brouwer, 1996.

Sarajevo, ville captive

Avec le photographe Jérôme Brézillon, Ed. Syros, 1995.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH

Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]littérature.ch].